

Fabien Tarby

SYMBOLIQUE ? IMAGINAIRE ! REEL...

J'admets comme allant de soi la conception générique de la vérité. Une vérité n'est pas un savoir, c'est-à-dire, d'une manière ou d'une autre, une structure, mais bien plutôt ce que la dite structure ne sait pas, ne détient nullement. La vérité, comme « trou dans le savoir » disait Lacan, et Badiou n'aura fait, avec maestria, que de prolonger l'intuition lacanienne. Il lui a donné un raffinement mathématique quasi-infini, d'une part, en montrant comment la mathématique des ensembles (donc la mathématique nue) pouvait en préciser le concept ; il a en même temps redressé Lacan en déployant dans la multiplicité même cette généricité, ou indiscernabilité de la vérité, tandis que Lacan la maintenait dans un certain structuralisme du langage puisqu'elle s'induisait pour lui du nœud entre réel, symbolique et imaginaire, tandis que le nœud lui-même s'inférait de ce que nous sommes des étants si j'ose dire "causants", structurés par la langue, structurés dès lors par la causalité (et par son corrélat projectif, temporel, futuriel : la finalité.)

Bien entendu, la pensée que Lacan développe du réel, sa célèbre définition (le réel c'est l'impossible) (entendons à symboliser, structurer) n'en fait pas le penseur de quelque idéalisme langagier. Le nœud entre les ordres, dont on sait qu'il est borroméen en ceci que délier l'un des ordres serait délier les trois à la fois, exclue un tel idéalisme. Néanmoins, le sujet barré lacanien, un sujet déjà soustractif, donc, vient de ce que le sujet s'absente de signifiant en signifiant "face" au réel impossible à dire.

Disons que Badiou introduit un coefficient de matérialisme élevé dans la doctrine linguistico-structuraliste de son propre maître. Il injecte la généricité de la vérité, et son point local, le sujet, directement dans une ontologie du multiple dont le langage peut certes être une composante mais au milieu des choses, des éléments les plus divers, de la multiplicité en général.

Il faut dire, du reste, que Badiou n'a pas assez éclairé son rapport au langage, au symbolique en général. Le coup de force selon lequel les mathématiques sont le savoir de la multiplicité, en son être même, interdit, il est vrai, d'interroger la problématique Réel/Symbolique – et par là même, plus profondément encore, le rapport entre le symbolique et l'imaginaire, alors que tout ordre symbolique (y compris les opérateurs primordiaux d'une théorie comme celle des ensembles)

suppose, peut-être, une anté-constitution, silencieuse, indescriptible, elle-même informalisable, et qui serait la part d'imaginaire, d'unification transcendantale, présidant à la position même d'un quelconque signe et de son aura synthétique, de son orbe analytique. J'avais déjà formulé des remarques en ce sens dans le chapitre *Multiple et Phénomène* de ma *Philosophie d'Alain Badiou* (pp 202-208) et puis dans *Abîme*.

L'intérêt pour Badiou d'un tel coup de force est évidemment d'obtenir une proposition hard-core qui déploie en une sorte de savoir absolu les arcanes de l'ontologie, si, décidément, être = multiplicités = mathématiques = théorie des ensembles. Il faut pour cela que les mathématiques ensemblistes soient de l'ordre du réel, en tout cas du seul véridique discours sur le réel qui soit humainement articulable, et, en conséquence, que le caractère symbolique des mathématiques reste dans l'ombre, et, avec lui, ce que le symbolique doit à l'imaginaire dans son déploiement le plus primordial ou originaire. En ce sens, l'épistémologie des mathématiques de Badiou est en même temps des plus claires. Diaphane jusqu'à l'absolu, celle qui se dit, cette épistémologie, "platonicienne". Mais peut-être pythagoricienne, à bien y réfléchir. La multiplicité structurelle est pour Badiou formalisable, et cette formalisation infinie (qui n'a comme terme que le vide, qui sera l'Être en tant qu'Être heideggérien précisément vidé de toute vanité romantique, ambiguë, ou humaine) est un déploiement immédiat, non-totalisable, qui induit dans l'immanence même de son champ la coupure mais récuse toute opération. L'étant (compris selon l'être) est vide, infini, non-totalisable, non-opérateur. Et son fourmillement est de lui-même coupure.

La coupure, le non-opérateur, tels sont aussi bien les thèmes majeurs d'un des livres de Badiou que ses lecteurs et commentateurs ont parfois tendance à oublier, *Le Nombre et les nombres*, et qui, cependant, me semble indispensable à la compréhension de la brutalité épistémologique de sa pensée. Badiou ne fait pas exception, si systématique soit son effort, à la seule règle qui gouverne, au fond, la philosophie, celle selon laquelle il y aura toujours de l'implicite à expliciter... De ce point de vue, *Le Nombre* est ce livre où Badiou, jusqu'à maintenant, a le mieux montré l'indissociabilité de ces deux concepts, coupure et effectivité absolue, c'est-à-dire refus de toute conception opérationnelle des mathématiques, de la multiplicité même, en conséquence.

Pourquoi est-ce important ? Parce que, d'une part, toute philosophie de la multiplicité qui chercherait une autre voie que la structurelle devra en effet manier l'opération comme catégorie première et quelque peu magique. C'est très clair chez Deleuze, que Badiou récuse ainsi. Parce que, d'autre part, cette question se reflète dans le domaine, plus particulier, de l'épistémologie des mathématiques. Dès que vous faites, en mathématiques, une place à la question de l'opération, plus encore de l'opération sous-jacente, vous phénoménologisez cette épistémologie et vous circulez entre Brouwer, au pire, et Desanti, au mieux. Il y a là un double NON ! propre à Badiou,

parfaitement cohérent, et sévèrement administré : il n'y a pas d'opération, nulle part, jamais, dans la mathématique, sinon du point de vue d'une histoire des mathématiques, de la manière dont l'humain accède avec des outils et des points de vues, des constructions théoriques et historiques, à la déductibilité infinie des multiplicités, à la fois parfaitement pensable en sa forme, et inaccessible, sur-humaine en l'exposition de son entièreté matérielle : nul, en effet, n'a l'heur de contempler d'un coup un seul l'immanence infinie des nombres. Mais chacun peut comprendre ce qu'ils sont, ces nombres...

Le premier non ! s'adresse donc à l'ontologie, le second à la philosophie des mathématiques. Mais que l'un soit l'écho indissociable de l'autre, c'est évident. Prenez par exemple la théorie des observateurs partiels de Deleuze et Guattari. Aussi bien peut-on dire qu'elle réintroduit immédiatement dans l'épistémologie des mathématiques un quelconque intuitionnisme. Au fond, pour Badiou, l'épistémologie des mathématiques *n'existe pas*. Et c'est précisément cela reprendre le geste de Platon qui affirmait que les objets mathématiques étaient dignes de l'intelligible, en leur section dianoïaque, du moins. C'est affirmer que les mathématiques délivrent la multiplicité même. Le sujet ne (se) fait que d'y parvenir, à la mathématicité. Nullement n'est-il, peu ou prou, constituant d'une telle mathématicité. De même que l'âme platonicienne, déliée du corps autant qu'elle le peut, ne fait que de s'élever à sa nature véritable dans la contemplation des Idées, mais jamais ne les produit ou ne les modifie.

Je n'ai du reste peut-être pas assez éclairé dans les lignes qui précèdent un point, qui pourtant est la clef de voûte de ce refus de toute épistémologie des mathématiques, et de cette affirmation, corrélative – que l'on dira, au choix, pure ou brutale – d'une ontologie mathématiquement intégrale. Je veux dire que la coupure s'induit pour Badiou de la multiplicité même, pensée en son être. C'est l'immense différence d'avec Deleuze, qui veut ses connections. Qui machine et connecte les multiplicités vivantes et vibrantes, non sans voir, cela dit, que toute connexion est en même temps une disjonction... Puisque tout dépend, en effet, depuis quelle orientation ou quelle intensité elle est conçue. Mais enfin, l'on dira en raccourci que Deleuze connecte pour couper. Tandis que Badiou coupe pour connecter.

Une coupure, si l'on en revient à la question du symbolique, en termes lacaniens, à la possibilité représentationnelle humaine en général, voilà qui n'est pas rien. Couper, c'est extraire, c'est représenter, c'est rendre possible l'unité même qui expose quoi que ce soit d'humainement pensable. La coupure est la seule faiseuse d'unité. Couper, délimiter, unifier, représenter sont en fait indissociables. L'idée de Badiou est alors la suivante : la multiplicité même enjoint la coupure. La multiplicité, c'est (pour parodier Lacan) ce qui ne cesse pas de ne pas cesser de se laisser (dé)couper. C'est une proposition qu'il faut entendre à juste hauteur : dans les philosophies de l'Un,

L'Un doit à tout prix rassembler son multiple ; dans les philosophies du multiple, le geste premier, de résistance, est d'échapper à l'Un, sous toutes ses formes. Or, Badiou dit ceci : *l'unité est dans la multiplicité comme découpe nécessairement induite par sa propre immanence*. L'unité n'est donc pas exactement un fantôme divin, mais un effet des multiplicités. Un effet déductible. Ce n'est pas l'Unité comme Totalité métaphysique des multiplicités, l'Unicité des mondes, l'Englobante, l'Ensemble de tous les ensembles, mais plutôt ceci que le multiple est toujours présenté, selon une échelle donnée, ce qui est sa découpe même. Ainsi la dialectique immémoriale du multiple et de l'Un est-elle résolue, mais de l'intérieur même, cette fois ci, contre toute la tradition métaphysique, de la multiplicité. Ce n'est pas l'Un qui a des effets (immanent) de multiplicités ; mais les multiplicités qui génèrent des effets provisoires d'un, au sens d'une identification, d'une présentation.

La coupure n'est pas une opération, mais une exposition du multiple. Badiou montrera par exemple que nous ne faisons que circuler dans l'absolu fourmillement de l'essence du Nombre par les opérations élémentaires de l'arithmétique (addition, soustraction, multiplication, division) qui ne sont que ces moyens symboliques par lesquels notre humanité fait repère dans l'immanence de ces coupures infiniment là. Nous n'opérons qu'en toute apparence, pour accéder à la pensée de cette coupure-là.

Bien entendu, il y aurait beaucoup à dire sur les liens nouveaux (et les difficultés) que cette pensée de la coupure rencontre, du point de vue de l'ontologie, lorsqu'elle se surimpose à une pensée de l'apparaître, qui par définition consiste. C'est le débat entre *L'Être et l'Evenement* et *Logique des mondes*, loin d'être clos, ni même bien établi.

En résumé, il y a ces gestes, forts, chez Badiou :

1. Déliaison la vérité du savoir, l'indiscernable de la structure. Geste lacanien.
2. Mais déliaison cette pensée même du rapport symbolique/imaginaire/réel, trop dépendant, en dernier lieu, d'un structuralisme - même soustractiviste - du langage.
3. En conséquence, contre Lacan, affirmer que le symbolique (mathématique) est l'ontologie même. Sans reste d'imaginaire. Dire le dicible de la structure ontico-ontologique.
4. Ce qui revient à affirmer qu'il n'y a pas d'épistémologie des mathématiques (tout juste y aurait-il une histoire, du point de vue strictement et faiblement humain). Comment, en effet, pourrait-il y avoir une épistémologie de l'ontologie ?
5. Montrer que les effets d'unité sont des effets des multiplicités, des coupures, et que la

multiplicité est cette infinité effective, sans nul besoin des catégories physiques et phénoménologiques (c'est-à-dire magiques au regard des mathématiques) qui relèvent les premières d'une thématique du mouvement et du relationnel, les secondes d'une puissance constituante ou interférentielle du sujet.

6. Incrire en indiscernable – excire déductiblement, si l'on préfère – la vérité dans cette structure réelle, la multiplicité même.

Quelles sont alors les questions qui viennent à l'esprit ? Il y en a principalement trois :

1. Peut-on réellement accéder à l'être même des étants par le symbolique mathématique ? Le symbolique ne se constitue-t-il pas selon un minima d'imaginaire, même dans le langage formel, qui suppose lui aussi une sorte d'identité préalable à toute position. La coupure suffira-t-elle à expliquer les effets d'unité ? Tant dans la présentation que dans l'humaine pensée en reflet. Peut-on, finalement, écrire mathématique = symbolique = réel ? Et laisser l'imaginaire à quelque fond poétique, peut-être. Faire si grande violence, à la fois (et curieusement) matérialiste et platonicienne, au nœud borroméen de Lacan ?
2. A supposer qu'on admette la réduction selon laquelle réel = symbolique = ontico-ontologie, sans spectre d'imaginaire aucun, quel est alors le réel dont il est question ? C'est là la question de la « matière », dont je dois dire qu'elle m'a toujours troublée dans l'œuvre de Badiou. L'originalité de Badiou est bien entendu de corrélérer le matérialisme aux idéalités mathématiques pour construire une sorte de vaste système qui traiterait de la différence ontico-ontologique laissée en héritage par Heidegger. Autant dire que la « matière » dont il est question, la pure multiplicité mathématique, est des plus abstraites. Ce n'est nullement un matérialisme (de la) physique. Badiou active du reste constamment Platon contre Aristote, et les deleuziens sont pour lui des aritotéliens contemporains. Mais tout de même : il est curieux que la question de la matérialité physique de notre monde soit comme ignorée par ce système. Le lecteur désireux de découvrir *Logiques des mondes* pouvait bien s'imaginer que le thème en serait la relation mathématique-physique ; il aura découvert que cette question n'est nulle part traitée et qu'il s'agit de part en part, pour Badiou, du rapport mathématique-logique en ce qu'il implique une pensée de l'apparaître après une pensée de l'être. Qu'il s'agisse de l'ontico-ontologie du tome 1 de *L'Être et l'Événement* ou de cette phénoménologie *sans sujet* du tome 2, point n'est question de la matérialité concrète et singulière à laquelle la physique voue sa pensée. Or, de toute évidence, *l'effectivité pure et infinie* que déploie aussi bien le tome 1 que le tome 2, dans l'ordre de l'être comme dans celui de l'apparaître, dans ce vaste système où le concept

a raison de tout, cette effectivité, donc, *n'est pas encore une pensée de la matérialité même*. Badiou récuse évidemment une catégorie comme le possible, et le virtuel deleuzien, en dépit de sa volonté de ne pas appartenir à une telle catégorie, reste pour lui, semble-t-il, une variation sur cette catégorie magique qui ne parvient nullement à établir la totale effectivité des infinités. Néanmoins, on doit se demander si cette totale effectivité de l'être et de l'apparaître n'est pas en dernier lieu un système de *possibilités déductives* au regard de l'immanence réellement matérielle à la fois restrictive et donnée par une sorte de nécessité-de-contingence. Il y a à la fois plus et moins dans cette matérialité que dans les ordres logiques et mathématiques qui en disent plutôt le transcendantal conditionnant. Moins parce que tout ce qui est mathématique n'est pas physique, bien que tout ce qui est physique soit en même temps conditionné aux mathématiques. Un vase soudain brisé aurait pu se briser mathématiquement d'une infinité de manière, mais il y a *ceci* qu'il s'est *ainsi* brisé. Où et comment cette effectivité se trouve-t-elle pensée par le système ? Il y a plus, en ce sens, dans la physique que dans la mathématique, parce que commence à s'y trouver pensé *l'événement même* (fut-il légal, mécanique) *des structures*. *L'événement effectif du monde*, si l'on peut dire. Ce que l'on pourrait appeler la "nécessité-de-contingence" du réel.

Lorsque je parle de la physique, je n'entends pas par là, de manière première, la discipline scientifique. Celle-ci est seulement cette procédure savante qui cherche à penser à la lettre près l'énigme d'une *nécessité contingente matérielle*.

Nécessité contingente est évidemment cet oxymore par laquelle l'on aperçoit la problématique de la donation, singulière, du monde concret et matériel. Il y a ce visage du réel. La pure effectivité est en ce sens une nécessité absolue, celle de l'être ainsi déterminé. C'est l'effectivité (y compris celle de mon corps et de mes états psychiques) qui fait la nécessité. Mais cette effectivité est en même temps donnée comme une pure contingence : puisque ce visage pourrait être autre, et puisque le "là" du monde suppose d'emblée que l'on puisse penser d'autres mondes. Il faut se départir des définitions métaphysiques de la nécessité et de la contingence pour saisir la saveur de l'oxymore. Ce réel est cette nécessité d'être, mais cette contingence d'être ce qu'il est. La nécessité fait signe vers l'ontologique ; la contingence vers l'ontique. Mais ce qui est donné, ce réel, est inséparablement ontico-ontologique. Telle est la physique. Qui ne suppose pas pour autant quelque mystère gracieux dans des expressions comme celles que j'ai employées pour donner une idée, fugace, de ce qu'il y avait à penser. Si l'on dit, par exemple, qu'« un monde matériel nous est donné », il faut déconstruire les termes. Il ne s'agit pas d'un *monde* : ni unité, ni totalité. Ni d'une adresse et d'un don fait à l'homme. Ni même de saisir le fait à partir d'une quelconque ouverture à l'Être, manœuvrant tôt ou tard non loin des ambiguïtés de Heidegger. Reste que le terme matériel doit être considéré, et c'est ce que nous appelons, *philosophiquement*, la *physique*. Cette pensée de l'effectivité comme

nécessité contingente se doit, du reste, d'être glaciale mais foudroyante.

La compréhension des lois logiques et mathématiques forme la matrice idéale des possibilités de l'être et de l'apparaître, mais non pas encore son effectivité en nécessité-de-contingence. La matérialité du réel n'est pas encore fixée par le jeu légal et déductible de la théorie des ensembles, et de la logique de l'apparaître. Cette matérialité est restriction des matrices logiques et mathématiques. Certes, les matrices de Badiou entendent précisément déployer une ontologie et une théorie de l'apparaître fondamentales, et elles fixent réellement les structures inaliénables et infinies de la possibilité de l'effectivité matérielle. Mais ce qu'il reste à penser, c'est le saut qualitatif qui va des conditions transcendantales logico-mathématiques à la matérialité de fait de ce monde. Des conditionnants plus larges que les conditionnés, aurait dit Deleuze, ce qui, pour lui, était mauvais signe. Bien sûr, l'exploration par Badiou de la Théorie des ensembles et des catégories logiques révèle le caractère co-originaire d'une nécessité formelle et du déploiement infini, quoique réglé, des multiplicités. Mais elle n'est pas encore la méditation de l'advenue de ces mondes-ci. La matière d'un tel matérialisme est formelle. Badiou pense donc la possibilité de l'effectivité, mais non cette dernière, la logique et les mathématiques, mais non la physique. Et cette effectivité est à la fois une restriction des possibilités logico-mathématiques mais aussi bien le suprême concret. Prenez quelque chose d'aussi simple que la notion de parties d'un ensemble. Un corps physique, encore moins biologique, ne supporte pas, pour sa part, d'être articulé selon cette notion. Elle forme sa structure déductive sous-jacente, mais elle n'est pas le corps consistant, qui serait désintégré. Deleuze s'installe, quant à lui, immédiatement, dans l'effectivité. Il peut alors exposer maintes figures de ce milieu où les ordres logique, mathématique, physique, mais aussi biologique, idéal sont inextricables mais relèvent toujours de la seule loi de la différenciation. Tout vibre, oscille, s'intensifie, se diversifie. Le molaire est un phénomène paresseux, secondaire ; le moléculaire sa vérité naturelle. Et la distinction des ordres est une vue de l'esprit. Mais Deleuze sur-détermine par là la physique. Certainement, il pense l'effectivité comme une nécessité contingente, mais la contingence est première, et la nécessité seconde. Systèmes des contingences étendus à l'infini, dont la nécessité n'est que la présentation provisoire et apparente des étants un instant produit par le virtuel dont ils viennent et où ils retournent. Bien sûr, Deleuze et Guattari ne nient pas l'existence de structures. Mais elles restent inessentiels, pour eux, quant à l'être dernier des choses.

On pourrait dire que Badiou pense les conditions ontologiques, et donc formelles, du réel physique, tandis que Deleuze explore les variations concrètes de ce dernier. Cette question est déjà en jeu, de mon point de vue, quoique maladroitement, dans *La philosophie d'Alain Badiou*, 255-272, et *Matérialismes d'aujourd'hui*, 151-171. Il ne suffit pas, du côté de Deleuze, d'affirmer que le

virtuel n'est pas le possible. Pas plus, du côté de Badiou, de maintenir l'ontico-ontologie dans la structure mathématique puis logique (doctrines de l'être et de l'apparaître.) Non, car la pensée de la physique, de la nécessité-de-contingence, d'une part relativise le virtuel, qui n'est plus l'anti-structure de toute structure, mais le jeu des variations possibles *à partir* du fait structurel, tandis que, d'autre part, elle rappelle au logico-mathématique qu'il ne pense pas encore l'effectivité pure et insoutenable, mais absolue, du fait du monde. Badiou a un peu vite occulté le réel dans le possible logico-mathématique ; et Deleuze le possible dans le virtuel comme fonds chaotique de l'être/apparaître. Mais les termes (réel/possible/nécessaire) demandent de nouvelles définitions et ententes.

3. La troisième interrogation concerne le générique, plus exactement la position du générique. Le schéma badiouien consiste en un triple geste : a- déployer de strictes structures b-insérer en elles la possibilité paradoxale de l'événement c-penser structurellement les conséquences de l'événement. Comme on le sait la théorie de la vérité générique intervient en ce dernier moment et à la condition de l'existence d'événements. Il est cependant remarquable que son versant mathématique, la mathématique des ensembles de Cohen, ne soit évidemment pas registrable à un événement quelconque. Cohen démontre qu'il peut y avoir des ensembles génériques dans la Théorie des ensembles, mais de même qu'il est possible d'accepter ou de refuser l'axiome de choix, ou de construire des ensembles constructibles. Autrement dit, rien, dans la version mathématique de Cohen, ne nécessite pour sa part un quelconque événement. Badiou dira bien avec prudence que cette théorie ne fait que de montrer la possibilité dans l'ordre de l'être de la généricité. Mais à vrai dire, plus simplement, toutes sortes de théorèmes mathématiques (aussi bien le problème du continu que celui de Gödel) auraient suffi à faire admettre que la mathématique est travaillée par une certaine généricité (ce qui n'est pas sans rapport, du coup, avec la première question.) De cela suit en tout cas une question sur le lieu du générique. Badiou l'a chassé avec constance des structures, en y substituant cette pensée des infinis qui suffirait à rendre compte de ce que nous pourrions supposer être générique dans la mathématique ; cela pour le réserver, localement, à l'advenue de l'événement , à ses conséquences et à une doctrine du sujet qui s'y intègre ou s'y incorpore. Mais que se passe-t-il si l'on se met à penser la généricité de manière beaucoup plus globale, dans les structures mêmes, en amont des événements, et non pas en aval ? L'ontologie devient alors, au mieux, une quasi-ontologie.

De telles questions sont terriblement complexes. L'intention présente n'est pas de les résoudre –

pour autant qu'on le puisse – mais de formuler quelques repères. Il est à remarquer qu'elles ne laissent pas les quatre conditions sans conséquence. Bien entendu, une condition n'est pas une structure, par définition. Mais ne pouvant procéder que dans les structures, à partir de la grâce événementielle, du point d'exception, les conditions dépendent aussi de la conception de l'ontologie que vous vous donnez.

Il y a : non pas, tout de même, un nœud borroméen entre ces trois interrogations mais une réelle relation. Par exemple, si vous décidez, à la hussarde, le point 1 – le réel se résorbe sans reste d'imaginaire dans le symbolique – vous êtes amenés à considérer que la matérialité est de part en part logico-mathématique : vous acceptez l'idée d'un démiurgique formel (point 2). Si au contraire vous soupçonnez que l'ontologie admet d'elle-même une forme de généricité (point 3), vous doutez de ceci que le réel se résorbe à ce point dans le symbolique (point 1) et vous méditez la singularité de la matérialité concrète, le visage effectif du monde physique, dont les lois mêmes, si elles forment bel et bien un transcendantal objectif, ne suffisent pas encore à déduire *ce* visage du monde : votre propre visage, la vue sur ce jardin qui s'offre depuis ma fenêtre à moi, l'existence lunaire et des anneaux de Saturne, etc. (point 2). Si vous partez de cette absence de toute matérialité physique dans le discours de Badiou (point 2), vous êtes naturellement amenés à constater qu'il y a une généricité du symbolique logique et mathématique (à la fois en son immanence et en son extériorité), quelque chose d'a-structurel que le déductif ne peut dire sur lui-même et aussi bien sur ce qu'il ne dit pas encore dans ses propres rets, fussent-ils mécanismes sublimes et infinis : cette concrétude physique, puis biologique, qui nous fait *exister* absolument (point 3) et en conséquence vous réintégrez quelque prudence lacanienne sur les trois ordres (point 1).

Il arrive à Badiou d'user d'une certaine prudence quant à l'équivalence du symbolique, sans reste d'imaginaire, et du réel. C'est le fameux : « La thèse que je soutiens ne déclare nullement que l'être est mathématique, c'est-à-dire composé d'objectivités mathématiques. C'est une thèse non sur le monde, mais sur le discours. Elle affirme que les mathématiques, dans tout leur devenir historique, prononcent ce qui est dicible de l'être-en-tant-qu'être » (EE,14). Mais Badiou, dès la *Théorie du sujet*, dit bien qu'il s'agit de redresser le reste d'idéalisme linguistique de son maître, Lacan. Son structuralisme n'est pas de langage ; ce n'est pas le langage qui fait la structure ; la structure est ontico-ontologique parce qu'elle est mathématique. Et la mathématique n'est pas un langage ou une esthétique, leçon platonicienne par excellence. (Il n'en reste pas moins que la question du langage pose elle aussi problème chez Badiou via la nomination démiurgique de l'événement – problème que *Logiques des mondes* a eu pour ambition de résoudre par la doctrine plus continue de la

modification, du fait et de l'événement.)

De manière plus général, il est clair que le matérialiste est celui qui affirme que le réel est pensable sans transcendantal subjectif s'interposant. Le matérialiste ne croit pas en Dieu mais en l'ontologie et substitue au Divin le vide même de l'Être, sans rester de surcroît dans l'ambiguïté romantique d'un Heidegger. De ce point de vue, la philosophie d'Alain Badiou est tout à fait cohérente. Elle incarne pour notre temps cette possibilité encore guère explorée, dans le cours de l'histoire de la philosophie, de nouer le matérialisme et la mathématique, la logique. Qu'un platonisme soit matérialiste, cela peut, il est vrai, en surprendre plus d'un. Mais c'est oublier, en même temps, dès l'origine, l'accointance entre la scientificité et le matérialisme. Le matérialisme de Badiou aura su investir l'espace scientifique des mathématiques et de la logique au nom d'une nouvelle pensée de la différence ontico-ontologique, d'un structuralisme de cette dernière, tandis que le matérialisme, jusqu'alors, faisait surtout jardins d'Epicure de la matérialité physique ou biologique. En un sens, Marx et Engels, en constituant un matérialisme à la fois historique et dialectique, avaient, les premiers, ouvert à la possibilité d'une compréhension du matérialisme plus large et extra-matérielle (mais parfaitement concrète) que sa réduction aux atomes et aux corps (Epicure, La Mettrie). Badiou prolonge considérablement cette aspiration du matérialisme à conquérir sa vérité au-delà du discours simplement corporel, physique et biologique. Et cela de deux manières : tant dans son structuralisme des mathématiques de l'être, post-heideggerien, qui étudiera la matière en son sens le plus ontico-ontologique, que dans sa doctrine gracieuse de l'événement, encore bien plus problématique.

Badiou parlait de vive voix, une fois, de ceux qui « bêchaient la terre » et de ceux qui « regardaient les oiseaux », désignant par là les sensibilités respectives autour de son propre effort pour penser. Disciples des structures ; disciples de l'événement. Il est clair, en tout cas, que son œuvre induit dans les deux cas une réflexion profonde sur la nature du matérialisme. D'un côté, l'événement reste heureusement structuré aux lois de l'ontologie et de la phénoménologie objective ; il n'est jamais un retour de la transcendance. D'un autre côté, le voilà bel et bien affirmé, cet extra-matériel gracieux, contre ceux qui ne voudraient que « bêcher la terre » des structures. Du point de vue même des structures, il faut que le matérialisme soit pensé à partir des Idées logico-mathématiques et non pas à partir de quelque référent directement et concrètement matériel, c'est-à-dire physique. Drôle de matérialisme, donc, si la matière est à la fois idéale (structure) et gracieuse (événement) mais sévèrement endurée dans la légalité logico-mathématique. Si la matière, en définitive, que l'on soit fils de la terre ou amis des oiseaux, se dématérialise...

Cependant, nous devons tout d'abord, du point de vue du matérialisme qui est le nôtre, signifier ce

plein accord : dès qu'une pensée s'aventure au-delà du symbolique, de la puissance de la lettre, elle rêve. Et elle peut, effectivement, longuement et étrangement songer. Le matérialisme est de structures. C'est là la part imaginaire de Deleuze, et, à mon avis, d'un certain nombre de ses concepts. Deleuze est le maître de l'imaginaire. Badiou le maître du symbolique. Mais où est, alors, le réel ?

Il y a de la sorcière chez Deleuze ; tandis qu'il y a du mage chez Badiou. La sorcière philtre l'imaginaire. Le mage invoque le symbolique. Il ne suffirait donc pas, les temps et la mode ayant changé, d'oedipianiser l'imaginaire deleuzien (son virtuel en particulier) au nom de la puissance symbolique et paternelle de Badiou. Car Badiou n'accomplit ce tour qu'au prix d'une symbolisation forcenée du réel. Forclusion, chez lui, de l'imaginaire du symbolique.

En quoi consiste, dès lors, la part imaginaire du symbolique ? Comment un matérialisme s'orientera-t-il entre les ordres ? S'il ne veut, décidément, ni dépendre du mage, ni de la sorcière. Ayant ce savoir qu'il y a du réel non-symbolique (contre Badiou)... Mais reconnaissant absolument au matérialisme plat et effectif sa véridicité (contre Deleuze).

Je partirai – par plaisir et par respect du rôle des singularités dans la pensée pure – d'un extrait de Mehdi Belhaj Kacem que Rémy Bac, un soir, n'a pas manqué, tandis que nous dialoguions à ce propos, de me proposer en ellipse oraculaire (répondant du reste à ma propre demande, non à la sienne, et parodiant par là avec un humour affiché le fameux « sujet supposé savoir » de Lacan) :

« Quand je rencontre un réel traumatique de la sorte, jamais il n' « excède » le symbolique : le symbolique, la représentation mathématisable, ne l'est jamais que *du* réel ; en ce sens, le mathème est toujours *plus réel* que tout réel [...] un mathème, c'est : enlevez toute la matière à ce corps, ce que vous ne *pouvez* enlever, sa forme, voilà ce qu'est un mathème, épousant à la nuance près ce que nous disions plus haut de la forme et de l'Idée. Le mathématisme platonicien est le seul matérialisme conséquent, du fait qu'il soit, de la matière, *l'irréductible* [...] Enlevez couleur, chair, son, etc., - l'infininité inépuisable qui compose le grain d'une matière -, restera sa forme, que capture quelque mathème. »

(Mehdi Belhaj Kacem, *Manifeste antiscolastique*, p113.)

L'on peut tout aussi bien faire retour sur quelques pages précédentes. Mehdi Belhaj Kacem s'y entretient avec Slavoj Zizek. Zizek lui dit ceci : « Toute la triade symbolique-réel-imaginaire est, d'une certaine façon, réfléchie à l'intérieur de l'ordre du réel lui-même. Et donc, pour le dire de

manière très naïve, je crois qu'il y a : un réel imaginaire, un réel symbolique, un réel-réel. » Zizek ajoute que le réel imaginaire est « une image impossible, mais en tant qu'elle est l'impossible de l'image. » Le réel symbolique est de son côté « les sciences, et en particulier le mathème. » Tandis que le réel-réel, dit Zizek, est « ce que Badiou appelle, je crois bien, la différence minimale, la différence entre deux lettres. » Zizek conclut : « Et donc, le moment auto-critique, c'est de combattre cette tendance du réel comme abîme, comme quelque chose qu'on ne peut pas affronter, la Chose atroce dont la confrontation est impossible, etc., toute cette mauvaise poésie pseudo-lacanienne. »

Belhaj Kacem commente : « C'est où ce réel-réel apparaît hautement piègeux. La différence minimale entre deux lettres, c'est *déjà un mathème*. »

Nous voilà, à coup sûr, au cœur de la question.

1- Nul doute que Zizek ait raison de rappeler que la triade se réfléchit dans le réel.

2- Nul doute qu'il faille lutter contre la tendance imaginaire : supposer que le fond du réel soit un réel des plus monstrueux, tout aussi bien des plus paradisiaque – quelque monstre du Loch Ness, évidemment, ou quelque Dieu. Une image, si l'on veut. Car l'imaginaire ne fait alors que refléter sa propre tension entre le symbolique (il y a toujours une structure s'il y a du réel) et sa propension à imaginer l'au-delà de l'imaginaire... Or, effectivement, tout imaginaire, d'être structuré, reste symbolique. Peut-être est-il d'ailleurs, en termes badiouiens, le libre jeu entre la présentation relativement consistante et la représentation implosive. Ainsi, quant à moi, de l'image mes atomes violemment et soudainement dispersés ou lentement assimilés par les structures des insectes de cimetière. Mais non, le réel imaginaire ne fait que d'imaginer le réel qu'il ne saurait imaginer...

Toutefois, si le fameux noeud de Lacan, dont on voit que Badiou ne nous rend pas tout à fait quittes, est ce qu'il est, c'est aussi bien parce que chacun des ordres se reflète en chacun. Non pas seulement dans le réel. Il y a donc, de surcroît, un symbolique du réel et de l'imaginaire, un imaginaire du symbolique et du réel, un réel du symbolique et de l'imaginaire. Et ces nuances, qui ne sont pas de purs génitifs, sont essentielles. Même si, évidemment, elles ne sont accessibles qu'à partir du symbolique qui en articule d'emblée les dispositions...

Essayons d'y voir clair sur le point primordial qui consiste en ceci que nous ne pouvons pas penser le réel-réel parce qu'il reste toujours arrimé au symbolique ou à l'imaginaire. La réponse, dans ce livre, de Mehdi Belhaj Kacem consistant à écrire, à la manière de Badiou, mais avec une distance évidemment plus grande (laissant au moins surgir la question) : réel-réel = réel-symbolique. Rien, au-delà, sinon ce Rien. Tandis que la différence minimale, l'essence même du

symbolique, serait déjà de l'ordre du symbolique, d'être une différence...

Voyons bien que ce qui est en jeu, ici, ce n'est pas quelque discussion sur la validité d'une thèse comme celle de Badiou : Théorie des ensembles = ontologie = multiplicités, mais plus encore la nature même de toute mathématicité, selon que l'on décide, à la racine, qu'elle est à même d'être le seul dicible du réel, ou que l'on en doute à jamais.

Imaginez autant que vous voulez le réel, il aura toujours, ce dernier, une *structure* d'imaginaire, dit Mehdi Belhaj Kacem. Et cette structure est même l'antistructure élémentaire qui préside à la position des signifiants distinctifs dont toute déduction dépend. Distinguer, faire différence, est un geste symbolique. La différence derridienne, en ce sens, serait le fantôme imaginaire, longuement exposé, exhorté – et d'autant mieux dans l'ambiguïté évidente des mots dont se sert la philosophie – de l'articulation symbolique déductive première. Mais l'articulation différenciante, en elle-même, est déjà symbolique, elle est même l'essence du symbolique.

Il semble qu'il y ait en tout cela cette question de savoir si le déductif peut s'explicitier absolument, par et en lui-même. A supposer que la différence minimale entre deux lettres soit elle-même symbolique, quelle lettre en rendra compte ? Quelle lettre qui n'aura pas à son tour à se distancier, pour être posée ? Et quand aurons-nous capturé par là la distanciation elle-même ?

Il y a cependant, là, deux voies qui ne seront pas les nôtres :

1. La voie phénoménologique et idéale, en théorie du sujet, ou purement intuitionniste, en philosophie des mathématiques, et selon laquelle la conscience serait la source première des positions unifiantes et différenciantes.

2. La voie derridienne qui multipliera systématiquement (et certes avec génie) ce genre de paradoxe entre l'implicite et l'explicite dans une sorte de "mauvaise foi sartrienne" textuelle généralisée.

Bien entendu, la tentation constante, de l'autre côté, du côté d'un badiouisme pur et dur, c'est-à-dire d'un platonisme du déductif pour notre temps, consiste à traquer et refuser partout les effets conscienciels. Et à affirmer en conséquence que la thématique de l'implicite et de l'explicite déductifs (à laquelle Desanti a été si soigneusement sensible) ne résulte que de l'imaginaire d'une conscience ainsi projetée sur le pur discours de l'être.

Cela dit, nous ne voyons pas plus en quel sens l'essence du symbolique, la distanciation, la différence minimale entre deux signifiants, serait explicitée dans l'immanence d'un tel champ

symbolique. Tout acte d'inscription explicite suppose déjà la différence minimale implicite. L'explicite est ici en position symbolique. L'implicite, qui croit à l'explicite sans le savoir, en position imaginaire. Le tout (l'articulation des deux) vous donne le réel symbolique.

Approfondir les problèmes nécessite d'en revenir à la deuxième des trois questions que nous posons à la systématique badiouienne. Question de matérialité engagée à la fois à *l'intérieur* de chacune des disciplines et dans *leur relation réciproque*. On se demandera donc quelle est la matière de la logique, des mathématiques, de la physique. Mais aussi ce qui se produit, quant à cette matérialité, lorsque l'on envisage le rapport de la logique aux mathématiques, et du logico-mathématique à la physique.

On aperçoit, ici, à quel point l'idée de matière reste indéterminée, en même temps que fondamentale, d'autant plus si l'on inscrit ces interrogations dans le cadre d'un matérialisme contemporain. Cette indétermination, nous ne la concevons jamais comme l'exposition d'une faiblesse conceptuelle. Tout au contraire si l'on veut satisfaire une ambition réelle, celle de se tenir à la hauteur des problématiques de la pensée de l'Être, au sens le plus heideggérien, dans le cadre d'un matérialisme d'un nouveau genre que Badiou a effectivement initié. En réalité, la question de la matière, ainsi entendue, doit rejoindre la complexité du dispositif ontico-ontologique que nous avons, de Heidegger, reçu en héritage.

Il est naturel de partir de l'immanence du champ mathématique puisque Badiou n'en vient qu'ensuite à la logique. La thèse : Théorie des ensembles = ontologie = pensée des multiplicités. Cette thèse induit : a) Qu'à rebours de Heidegger, la pensée de l'Être est tout entière dans la formalisation mathématique (évacuant par là-même le temps) et qu'elle n'est registrable à aucune ambiguïté de l'Être (l'Être en sa pureté, c'est le vide) b) Que le réel, en conséquence, se tient dans le symbolique c) Qu'il existe une théorie, celle des ensembles, qui soit la pureté de cette ontologie (et des mathématiques en général).

Ces décisions fortes, un disciple de Heidegger les entendra d'une curieuse manière parce qu'il entendra assez vite en elles une ambiguïté entre ontique, ontologique, ontico-ontologie. *L'Être et l'Événement* n'est-il pas un livre d'ontico-ontologie plutôt que d'ontologie ? En effet, la thèse selon laquelle la multiplicité pure reconduit jusqu'à l'inconsistance et le vide terminal ses données présentées semble supposer que l'on considère encore une sorte de matérialité ontique, sur laquelle travailler déductivement à différents niveaux. L'ultime niveau s'entendant dans le caractère inattribuable des multiplicités. Toute multiplicité est finalement multiplicité du vide ; et ce vide est le seul nom de l'Être en tant qu'être. Soit par un exemple un nombre, le nombre 4. Badiou veut

montrer que sa forme pure (ontologique) est l'ordinal tissé d'ensembles vides. Le 4 (encore ontique) délivre sa véridicité ontologique dans l'ordinal. Mais l'écriture ordinale, et ce qu'elle donne à penser, comment un heideggérien pourra-t-il considérer qu'elle est l'être du 4 ? Tout juste un tel disciple acceptera, s'il se convertit à l'axiome selon lequel ontologie = mathématique, que l'on peut dans la mathématicité admettre des niveaux d'exploration ontico-ontologique divers, et que l'ordinal du nombre signifie qu'une sorte de *spectre* ou de *vecteur* ontico-ontologique a délivré un coefficient ontologique plus élevé que dans l'écriture objectale du 4, qui dissimulait la multiplicité sous-jacente et le rapport au vide. Mais certainement pas qu'une écriture plus multiple qu'une autre, et sous-tendue par la mise en lumière du vide tissant les concepts mathématiques, soit capture de l'Être même. Son attention serait alors tournée vers la nature même de ce spectre ou de ce vecteur. Que peut-on penser de lui, en tant que tel ? Disons qu'un tel disciple accepterait d'entrer dans la révolution badiouienne renversant le discours de Heidegger selon lequel rien n'est plus éloigné de la pensée de l'être que la mathématicité. Il serait un heideggérien des mathématiques. Mais il resterait fort sceptique face à la prétention de Badiou selon laquelle l'Être même serait détenu dans l'ensemble vide et le régime des multiplicités ensemblistes. Il serait attentif à ceci que la pensée mathématique traverse des niveaux d'exploration, des horizons même, sans délivrer au final autre chose qu'un signe (l'ensemble vide) et un système de coordinations entre termes et à l'intérieur des termes. Nullement, l'Être en lui-même.

Cela revient, il est vrai, à adopter une attitude assez phénoménologique à l'égard du texte déductif. Celui-ci est interrogé, et l'on cherche à sonder en son cœur des variations ontico-ontologiques manifestées par les manières dont la pensée déductive forme ses concepts. Par exemple, la notion de fonction, disons $f(x)=x+1$, là voilà, sous l'écriture apparente d'une opération, pensée plus ontologiquement comme relation bi-univoque entre antécédents et images, tandis que la relation même n'est pas une opération, mais réductible à des paires ordonnées. Tout, de celle-ci, est alors pensé en termes intégralement ensemblistes, c'est-à-dire selon la doctrine du multiple qui gouverne en dernier lieu la mathématicité. L'écriture $f(x)=x+1$ dissimulait l'ensemblisme, le pur et premier langage. L'écriture possédait un degré d'onticité supérieur à sa réduction ensembliste, et, corrélativement, un degré ontologique inférieur. On définit dès lors, au sein des mathématiques, la relation ontique/ontologique à partir du degré objectale et unifiant qui structure les concepts. Plus ce degré est élevé, plus le mathème se meut dans l'onticité, moins il est élevé (plus, en conséquence, la multiplicité est manifestée derrière l'unité apparente), plus le mathème tend au discours ontologique. Et l'on peut, dans cette voie, reconnaître que l'ensemblisme correspond bel et bien au degré ontologique maximal, à l'onticité minimale. Mais on se gardera d'en conclure qu'il est un discours sur l'Être au sens heideggérien. On dira plutôt que la différence ontico-ontologique est

exprimable dans la citadelle déductive elle-même, selon les variations qu'on peut y inspecter dans la manière dont les mathématiques organisent leurs concepts et leurs niveaux même d'analyse de leurs propres concepts.

Cette attitude phénoménologique à l'égard de la mathématicité n'est cependant pas nécessairement exclusive de la thèse selon laquelle le dicible de l'être se tient dans ce que les mathématiques peuvent en structurer. On peut à la fois poser que le réel est mathématique, et que les mathématiques peuvent en exposer la réalité selon des gestes plus ou moins ontologiques, à l'intérieur même de leurs constructions. Simplement, il faut alors s'entendre sur l'expression "dicible de l'être" qui signifie plutôt "dicible du caractère ontico-ontologique du réel." Et non pas "dicible de l'Être-en-tant-qu'être." A une phénoménologie du déductif s'adjoint l'idée d'une quasi-ontologie. C'est une quasi-ontologie, la mathématique, parce qu'elle, et elle seule, signifie les structures premières du réel, en les livrant aux variations ontico-ontologiques. Mais ce n'est qu'une quasi-ontologie car l'Être-en-tant-qu'être n'y est pas pensé, sinon par l'identification de celui-ci à l'ensemble vide. Or, l'ensemble vide reste symbolique. Il est l'imaginaire par lequel le symbolique croirait ordonner le réel, sans reste. Bien entendu, ce réel lacanien n'est pas l'être de Heidegger ; mais l'on voit comment, en même temps, il est possible de faire jouer l'attelage de ces deux pensées dans une mise à distance de la brutale affirmation selon laquelle la mathématique est, sans reste, l'ontologie. Quand Badiou dit que l'ensemble vide est le nom propre de l'être, une telle affirmation ne passe pas sans mal, en effet. Ce coup de force n'est-il pas le comble d'un symbolique qui s'imaginerait réel ? Badiou pourra certes montrer le rôle fondamental de l'ensemble vide dans la théorie des ensembles ; et il aura parfaitement raison s'il s'agit de présenter le point originaire d'une telle théorie, dont la spécificité est de surcroît de nouer abîme et fondement, et de se débarrasser par-là des mystiques de la fondation positive. Mais il y a un pas entre tenir en ce concept un point originaire (d'un nouveau genre) pour la symbolique mathématique et assimiler ce point à l'Être-en-tant-qu'être. Les propriétés remarquables de l'ensemble vide (inclusion en tout ensemble, composition des ordinaux à partir de sa pure et vide substance, etc.) s'infèrent d'une définition axiomatique. En quoi celle-ci est-elle présentation de l'imprésentable de l'Être ? Le système ZF axiomatise ainsi l'ensemble vide : $\exists A \forall B (B \notin A)$ Mais il est tout aussi bien possible de l'axiomatiser de cette manière, à partir d'une propriété jamais réalisée : $A = \{x \in y \mid x \neq x\}$. D'où il suit que nul x n'appartiendra à A , et que A est en conséquence l'ensemble vide. On voit clairement, dans les deux cas, que le symbolique est à l'œuvre, et que l'ensemble vide résulte du symbolique. Il en est une pensée formée à partir de ces réquisits élémentaires. Pire encore, son articulation constituante n'est pas sans interroger les opérateurs primordiaux. La première formule, en effet, n'est pas sans

pouvoir convenir à un ensemble qui ne serait pas, à proprement parler, l'ensemble vide. Il suffirait pour cela que B désigne un certain ensemble parmi d'autres, que le quantificateur universel ne soit pas entendu absolument. Il est ici entendu comme « pour tout ensemble de la Théorie des Ensembles sans exception », ce qui ne laissera pas d'étonner puisqu'une telle idée est proscrite par cette dernière qui n'entend jamais, depuis le paradoxe de Russell, former un ensemble de tous les ensembles. Quelle est dès lors l'extension exacte de ce « pour tout B »? Tandis qu'aussi bien la seconde formule doit faire appel à une propriété inconsistance de type $A = \neg A$ pour en construire le concept. Ce qui pose encore un autre type de problème. En tout cas, extension étrange et totale du quantificateur universel, ou bien introduction d'une propriété impossible (sans entrer dans une discussion sur ces remarques que je crois à la fois naïves et fondamentales) force est au moins de reconnaître que l'ensemble vide est un produit (certes essentiel) d'un symbolique qui en rend possible l'existence, cette dernière fût-elle centrale dans l'élaboration de la Théorie des ensembles. Comment, dès lors, pourrait-il être le nom de l'Être-en-tant-qu'Être ? Puisqu'il n'est pas plus originaire que la syntaxe qui l'engendre (et qui est une matérialité ontique pour ce disciple de Heidegger, que j'imaginai plus haut converti à la thèse ontico-ontologie = mathématiques). Tout au plus est-il un symptôme symbolique du réel de l'Être.

Le regard du disciple mathématique de Heidegger, se tournera alors vers une méditation sur le spectre lui-même, sur cette fonction ontico-ontologique qui organise dans les mathématiques les variations. Il dira que l'ensemble vide en est une construction, la pensée d'un concept qui se tiendrait aussi près que possible de l'ontologique, l'exposition d'une densité ontique vidée autant que possible. Du reste, même pour les mathématiciens, l'ensemble vide n'est pas rien. Puisqu'il est un ensemble. Il est, peut-être, la forme pure de l'ensemble qui se suppose lui-même comme matière ultime. Il est donc encore *quelque chose – quelque chose* au sens de l'onticité même. Autant dire que l'affirmation selon laquelle l'ensemble vide est l'Être lui-même est incompréhensible. « Mais, lui rétorquera un disciple authentiquement badiouien, où et quand votre soit-disant fonction ontico-ontologique dont vous aimeriez faire la source de toute chose se révèle-t-elle, paraît-elle ? Jamais et nulle part, en toute véridicité. »

Ce qui, pour clarifier les positions et les enjeux, donnerait à peu près ce genre de dialogue :

- Vous dites donc que vous acceptez la proposition selon laquelle l'ontologie est la mathématique et cependant vous n'admettez pas que l'Être y soit exprimable.

- L'ontologie est mathématique au sens où elle met en lumière les structures irrécusables et premières du réel. En dévidant le monde, elle ouvre à ses pures structures, inhumaines. Comme elle est ce processus dévidant, elle est en même temps une réflexion implicite sur la densité ontique et la vacuité ontologique. Elle fait jouer ce rapport en elle à travers l'organisation de ces concepts. La

densité reconduit toujours à des formes ontique, et elle est corrélée à la mise-en-un ; tandis que la vacuité reconduit à des formes plus ontologiques, et elle est corrélée à l'exposition de multiplicités de plus en plus pures, inattribuables, anté-prédicatives. Cela jusqu'à cette pensée limite qu'est le vide symbolique. Mais le vide symbolique n'est pas l'Être, ne peut pas être l'Être lui-même. En fait, il n'y a, en mathématiques, que des phénomènes de diffraction ontico-ontologiques, mais comme à ciel ouvert, là ou d'habitude nous séjournons dans la luxuriance ontique, sans ouverture à la vacuité ontologique, ou bien, au contraire, dans quelque mysticisme de l'Être, poétique. Il s'agit donc d'une quasi-ontologie. Ontologie parce que c'est là la voie authentiquement matérialiste vers la pensée de l'être. Mais "quasi" parce que nulle ontologie n'est possible qui donne à voir l'Être en lui-même. Une ontologie est une ontico-ontologie, une quasi-ontologie. Et c'est là la mathématique.

- Mais si d'un côté vous trahissez heureusement Heidegger en injectant sa pensée de l'Être-en-tant-qu'être dans la déductivité, ne réintroduisez-vous pas son ambiguïté mystique en affirmant qu'il n'est pas symbolisable, qu'il échappe aux processus inscriptifs et structurels ?

- Dire qu'il est symbolisable, l'être, c'est de toute façon un tour de force insensé. Comment pourrait-il l'être, tandis que tout ce que la mathématique donne à voir, y compris l'ensemble vide, suppose une présentation, d'une part, et dépend de structures et de règles articulatoires qui en fabriquent la signification. Comme nous l'avons vu l'ensemble vide lui-même est une construction axiomatique. Mais ce n'est pas un mysticisme non plus. Je ne fais pas de l'Être autre chose que l'avertissement lacanien selon lequel le réel est l'impossible à symboliser, sinon par ce pur imaginaire qui croirait le détenir. Je me tiens à mi-chemin de Badiou et de Heidegger via Lacan. Plutôt que d'affirmer triomphalement et brutalement que la mathématique est l'ontologie, on doit être attentif à cette diffraction ontico-ontologique à l'oeuvre dans les mathématiques, et qui les constitue, ceci même d'un point de vue épistémologique. Sinon, par un retournement curieux, on se livre à une sorte de mysticisme matérialiste par les mathématiques, plutôt qu'à ce mysticisme de l'Être auquel Heidegger a cédé. Dire que l'être-en-tant-qu'être est dans les mathématiques est le mysticisme matérialiste de Badiou.

- Mais cette fonction ontico-ontologique est-elle inscrite dans la mathématicité ? Où et comment ?

- Non, bien entendu, puisque toute structure qui voudrait la détenir, la signifier, est nécessairement, elle-même, une matérialité ontico-ontologique. Une telle fonction est imprésentable et cependant agissante puisqu'elle présente les structures.

- Mais ceci n'est pas moins une mystique. Vous réintroduisez nécessairement par-là un mauvais tour phénoménologique, une conscience constituante et orientante qui ne se laisse pas elle-même inscrire, ou bien des catégories romantiques deleuziennes, du virtuel et des observateurs

partiels, par exemple, tandis que nous, nous disons que tout ce qui peut être dicible de l'être et du réel est donné. Tout ce qui est, est matérialité infinie et déductive, telle que pensée par les ensembles, et jusqu'au vide. Votre fonction ontico-ontologique est en somme un discours de l'indicible. Il faut affirmer les droits du dicible mathématique jusqu'au bout.

- Dans ce cas, ne dites pas que vous construisez une ontologie. Mais une ontico-ontologie. Vous avez toujours affaire à une matière, à une densité ontique qui demeure, y compris dans votre fétiche, l'ensemble vide, que vous identifiez à l'Être. Si bien que le générique que vous destinez à l'événement pourrait bien exister en amont, dans la méditation même de l'Être ? Vos concepts ne s'en trouvent-ils pas quelque peu brouillés ou à redéfinir ?

De ce dialogue, nous pouvons au moins tirer une ambiguïté propre à Badiou. Badiou aime à reconduire les outils déductifs à un niveau qu'il prétend fondamental, explicatif, fondateur, etc. Et qu'il assimile à un espace proprement premier. Celui de l'ontologie, dans *l'Etre et l'Evenement*. Celui du transcendantal de l'apparaître, dans *Logiques des mondes*. Ainsi la mathématique trouve sa véritable signification ontologique dans l'ensemblisme. Mais c'est aussi bien la même reconduction qu'il opère dans LdM dès lors qu'il ramène la petite logique d'apparence à la grande logique transcendantale, voulant montrer par-là que les opérateurs de base de la logique formelle (quantificateurs, négation, etc) sont en réalité des inscriptions impensées ou à moitié inconsciente, toute faites, d'une logique plus originaire et phénoménologique (sans sujet bien entendu) que détiendrait la théorie des catégories, et qui, elle, exposerait absolument le transcendantal des mondes. De même que 4 est reductible à son ordinal, le quantificateur existentiel est reductible à la théorie des enveloppes et des intensités, qui en dit la véridicité première. Ce geste est saisissant, et traverse mathématique et logique, EE et LDM, ceci, à notre avis, pour deux raisons :

– La première est d'affirmer par-là qu'un discours sur l'être (EE) et l'apparaître (LdM) est bel et bien tenu parce que l'on aurait atteint une dimension originaire où les mathématiques et la logique vulgaires trouvent leur signification première, attelées qu'elles étaient, inconscientes, au réel lui-même, comme être, d'une part, et apparaître, d'autre part.

– La seconde (mais inséparable de la première) consiste à tenter d'écarter ainsi le relativisme langagier-formaliste. En affirmant qu'on délivre la forme pure des mathématiques et de la logique dans l'ensemblisme et les catégories, on empêche, en apparence, le discours analytique, sophistique ou sceptique qui rappelle que l'on a affaire, en tout cela, à un langage formel. Badiou avait dû affronter une première fois cette question, après EE, dès lors qu'on lui faisait remarquer que

l'ensemblisme dépendait lui-même de la logique formelle. LDM y répond (vraiment ?) en montrant que la logique formelle s'entend à partir d'une grande théorie de l'apparaître dont elle dépend.

Mais le disciple heideggérien dont nous aimons la mise en scène sera-t-il convaincu ? Nous en doutons. Si nous écoutons ce qu'il dit de la fonction ontico-ontologique, rapporter des signes à des opérations ou des concepts plus élémentaires ne nous délivrera jamais du rapport Symbolique/Réel. Dans le formalisme, rien ne peut convaincre, définitivement, que nous ayons atteint l'équivalence du Symbolique et du Réel. L'on peut bien déployer n'importe quel formalisme qui sera dit primordial, premier, antécédent à l'égard d'un autre, nul formalisme ne sera autre chose, pour un tel et enduring disciple, qu'une expression de la fonction ontico-ontologique. En tout formalisme une onticité se joue de nous. De quelque manière que nous en disposions. Il n'y a pour lui de forme pure, qui serait l'être en tant qu'être, mais seulement des modulations de matière et de forme à l'intérieur même de la déductivité.

La contre-attaque du disciple de l'orthodoxie badiouienne l'exhorterait à exhiber sa fonction ontico-ontologique. Si l'un veut que le symbolique de l'autre ne soit pas encore le réel, l'autre voudra que ce symbolique dont il ne peut rien nous présenter, le premier, soit reconductible au pur imaginaire dont il se joue pour donner foi à quelques effets soi-disant symboliques. D'où l'impératif : « Montrez donc la fonction, puisque tout ce qui est est donné déductivement. »

*

Au moins tenons-nous, à l'arrivée provisoire, quelques questions fondamentales qui articuleront le soustractivisme à venir au-delà du système de Badiou. Toutes sont exprimables à partir de l'interrogation de Lacan sur l'imaginaire, le réel, le symbolique. Il s'agira :

1. De repenser la localité et les formes du générique. D'en instruire les structures.
2. De repenser avec urgence la question de la "matière".
3. D'informer la mathématique, elle-même, des deux premiers points.

